

Léo et Archie sont en bateau...

Le grand sac polochon noir, le sac Vuitton, – authentique, nettement plus petit, acheté en solde, bien sûr –, le vanity-case bourré de tout l'arsenal du maquillage de combat : elle est prête. L'avion qui va transporter Léocadie Vigneron dans cette île lointaine où le destin va lui faire signe, n'a plus qu'à décoller. C'est pour demain, 18h57. Pendant dix jours, donc neuf nuits si possible folles et érotissimes, elle sera cette créature de rêve, c'est-à-dire cette créature dont elle rêve, uniquement occupée à rire, à danser, à séduire... Elle s'arrête. Reste lucide, Léocadie. Jusqu'ici, le quotidien, depuis bientôt trente et un ans qu'il dure, n'a pas été d'une largesse extraordinaire. Il est urgent que le destin fasse un geste. Et, comme chacun sait, les gestes du destin surviennent davantage sous les tropiques que dans le XII^e arrondissement. C'est pourquoi, avec un petit emprunt et un découvert modéré sur son compte, elle tente l'envol décisif ou supposé tel. Sans oublier, juste avant le grand moment, d'accomplir ses devoirs de petite-nièce dévouée.

Léocadie était une personne organisée. Quand elle pensait à Tante Adrienne, elle se représentait aussitôt les deux colonnes d'un tableau : trois calamités bien réelles d'un côté, trois délicieuses promesses de l'autre.

La première calamité prenait le visage ou plutôt le museau de trois démons : Isis la sournoise, d'un noir d'encre, Osiris, le siamois perfide, et, peut-être le pire, Ramsès, un tigré borgne aux bajoues de chanoine. Très différents, mais tous les trois envahissants, imprévisibles et la griffe acérée. Dès qu'on entrait dans l'appartement, ces animaux aux prunelles diaboliques arrivaient sans bruit, vous lorgnaient d'un œil méfiant, venaient labourer vos bas neufs, s'imposaient sur vos genoux comme en pays conquis, laissant au mieux leurs poils tenaces, au pire des estafilades sur le chemisier de satin ou le pantalon impeccable, quand ce n'était pas sur la peau. Tante Adrienne, attendrie, s'exclamait :

— Regarde comme ils t'aiment, les mignons ! Ils ne peuvent pas se passer de toi !

La deuxième calamité, c'étaient les confiseries : non seulement il fallait lui en offrir des quantités ruineuses, mais encore subir les commentaires interminables de la dame qui s'y connaît, qui les compare à ce qu'elle mangeait dans son enfance, délices évidemment très éloignées de ces succédanés industriels que sa petite-nièce avait pourtant payé des fortunes aux « Douceurs d'antan » ou « À la marquise gourmande ».

Quant à la troisième calamité, la moins dangereuse et la moins coûteuse, elle n'en plongeait pas moins Léocadie dans un univers d'ennui incommensurable, de bâillements retenus au prix de crampes douloureuses, de tentatives désespérées pour trouver le mot qui montrerait un intérêt soutenu alors qu'on a tant essayé de disparaître au creux d'une rêverie parallèle. Tante Adrienne avait derrière elle de longues années et une famille nombreuse, qui avait crû et s'était multipliée au-delà du raisonnable. Mais par un paradoxe malencontreux, aucun de ces braves gens ne donnait plus signe de vie, laissant Adrienne seule au monde avec son unique petite-nièce Léocadie. Elle déversait sur celle-ci tout ce que sa mémoire lui rappelait – plus ce que son imagination fertile y adjoignait – avec une fidélité au souvenir qui l'honorait, mais amenait son auditrice privilégiée au bord de la crise de nerfs. De la répétition simple à la répétition améliorée, Léocadie avait l'impression de tout savoir sur la famille de sa grand-tante.

Et pourtant, si pénibles que fussent ces obligations familiales, le contenu de la colonne des promesses les rendait presque supportables. La première rubrique, celle des biens de Tante Adrienne, déroulait une douce litanie : la propriété de Chantilly, les deux studios donnant sur la promenade des Anglais, l'appartement proche des Invalides, le compte en banque, les titres – au porteur, c'est toujours préférable –, les louis d'or, les bijoux, dont ce modeste solitaire qui avouait ses vingt-cinq carats et ne la quittait jamais... Une antienne dont on ne se lassait pas !

Complétant cet aimable catalogue, il y avait les maladies et l'âge d'Adrienne. Celle-ci fêterait bientôt ses quatre-vingt-cinq printemps. Elle consommait presque autant de médicaments que de bonbons. Son arthrite, son arthrose, son excès de cholestérol, son hypertension, son diabète, sans parler de son affolante tachycardie, tout parlait d'une conclusion hélas bien proche.

Et la troisième, l'exquise, la délectable troisième rubrique, faisait oublier toutes les contraintes : le testament de tante Adrienne, soigneusement caché dans le deuxième tiroir à droite du secrétaire Louis XV – authentique, au fait, et signé – mentionnait sa petite-nièce

en bonne place, ou plutôt ne mentionnait qu'elle, coupant l'herbe sous le pied d'autres parents éventuels. « Tu seras ma légataire universelle, ma petite Léocadie, voilà ce que j'ai écrit de ma main, et Maître Duplanchon m'a félicitée pour mon choix. » Léocadie n'ignorait pas que l'Etat avait des appétits d'ogre devant l'héritage des pauvres collatéraux, mais le pactole, même amenuisé par les fringales du rapace officiel, resterait confortable.

Allons ! Matous, sucreries et radotages devenaient secondaires au regard de ces perspectives savoureuses. Chère tante Adrienne !

Donc, avant de s'envoler pour la liberté, elle court chercher les provisions de douceurs dont Tante Adrienne a absolument besoin pour survivre : Bêtises de Cambrai, Calissons d'Aix, violettes de Toulouse, grande barre de nougat de Montélimar, soupçon de Cotignac d'Orléans et surtout, caramels mous – « pense à mes dents fragiles, ma petite fille... » – au beurre salé de Quimper. Tante Adrienne cultive la géographie gastronomique. Quand elle dresse à sa petite-nièce ces listes interminables, Léocadie sent les mille et une pattes des fourmis de l'exaspération piétiner chacun de ses nerfs. Seule l'image du deuxième tiroir à droite lui permet de garder son calme.

— Oui, tantine, bien mous, les caramels ! Et soyez raisonnable, ma petite tante chérie, pensez à votre diabète...

— Comme tu es gentille, ma petite enfant, de veiller sur la santé de ta vieille tante... Oh ! voilà ce coquin de Ramsès qui vient te faire un câlin. Regarde comme il s'accroche à toi, le mignon ! Tiens, prends une violette, elles sont presque aussi parfumées que celles de ma grand-mère Marguerite. T'ai-je déjà parlé de ma grand-mère Marguerite et de son cheval gris ?

Oui, elle lui en a déjà parlé ! Léocadie sait tout de Marguerite l'amazone, de Cyprien le pharmacien, de Léontine qui a pris le voile... Elle se dispose pourtant à réécouter le petit trot du cheval gris en caressant le pharaon griffu qui lui égratigne les genoux quand on sonne à la porte. Miracle ! Une diversion, peut-être une occasion de filer sans risquer de paraître trop pressée de partir.

— Va ouvrir, mon petit, et si c'est un représentant, renvoie-le !

En ouvrant, Léocadie pense que bien des femmes seraient prêtes à acheter tous les produits de sa valise de ce représentant-là. C'est qu'il est beau, l'animal, avec ses cheveux

drus, ses yeux rieurs, sa bouche prometteuse, sa carrure... Trente ans, trente-deux, peut-être ; un mètre quatre-vingt-cinq et, disons quatre-vingts kilos de muscles. La tenue désinvolte, mais soignée. La présentation impeccable et rassurante. Des escrocs aussi bien de leur personne, elle en a vu dans un certain nombre de films, surtout américains. Ils tombaient toutes les femmes, de la pucelle éblouie à la femme mûre encore affamée, et partaient avec le magot et la fille assez culottée pour chasser sur les mêmes terres qu'eux. Très bien, le cinéma. Un monde construit, où les scènes s'enchaînent avec une logique juste interrompue par quelques brisures, pour faire plus vrai et tenir cent quinze minutes. Mais moi, Léocadie Vigneron, je ne suis pas la fille culottée ci-dessus évoquée. Tout au plus suis-je bonne à figurer dans la liste des gourdes escroquées – et baisées – au passage. Que vient faire ici ce danger public ?

— Vous désirez, monsieur ?

— Je voudrais parler à Madame Adrienne Désormais.

— De la part... ?

— Jean-Archibald Lecouvreur. Je pense être le petit-neveu de Madame Désormais. C'est même ce qu'une entrevue avec elle me permettrait sans doute de confirmer.

La voix de Tante Adrienne, mieux timbrée que d'ordinaire, traverse le couloir.

— Qui est-ce, Léocadie ?

Avant que Léocadie ait pu répondre, Jean-Archibald Lecouvreur claironne :

— Je serais navré d'être importun, Madame, mais les recherches généalogiques dans lesquelles je me suis plongé m'ont amené à penser que nous avons certainement un lien de parenté. Je serais tellement heureux de présenter mes respects à l'unique ascendante qui me reste... M'autorisez-vous au moins à confier ces documents à votre gouvernante pour que vous puissiez en prendre connaissance ?

Sa gouvernante ! Léocadie en a froid dans le dos et une formidable envie de meurtre la secoue. Il est temps de remettre les pendules à l'heure. Elle clame :

— Tante Adrienne, si vous ne voulez pas être dérangée, je le mets à la porte !

L'intrus change aussitôt de registre, sa voix devient de miel pour que cette nièce concurrente se décide à détacher la chaîne de sûreté qui maintient la porte blindée. Elle n'a d'ailleurs pas le choix. Tante Adrienne, tout émoustillée, réclame :

— Fais-le venir, Léocadie ! Je veux voir par moi-même !

Léocadie pense à ses bagages, à son avion. Est-ce bien le moment de laisser ce dangereux individu dans la place ? Il s'est installé modestement sur un pouf, presque aux pieds de la vieille dame ravie. Isis et Ramsès, impressionnés, l'approchent avec respect.

Osiris, lui, est allé se coucher sur le téléviseur dont il balaie l'écran de sa queue. Le neveu, ou prétendu tel, exhibe des papiers, des photocopies d'archives, des arbres généalogiques un peu embrouillés mais d'où émergent des noms qui rappellent des souvenirs à tante Adrienne. Il raconte avec brio des amours de la grand-mère Marguerite, qu'Adrienne n'avait jamais soupçonnées, se fait discret pour évoquer les années que le cousin Adolphe dut passer en résidence forcée aux Baumettes, rapproche l'oncle Honoré Faure d'un président de la République... Il sait tout, sur tout ! Adrienne, un peu ivre de paroles et sirotant le troisième verre de porto qu'elle partage avec lui oublie ses maladies, sa méfiance légendaire, ses préjugés sur les jeunes hommes trop aimables. Voilà qu'il réclame d'un air gourmand les albums de photos qu'Adrienne garde comme des trésors. Sur une page jaunie, une délicate demoiselle couleur sépia sourit suavement sous un large chapeau de paille. La photo a été retouchée dans le sens de l'angélisme. Le galant jeune homme s'écrie :

— Comme vous étiez belle, Tante Adrienne !

Pour un peu, elle rougirait. Quand il prend congé, sur un baisemain très Belle Epoque, elle lui accorde bien volontiers le rendez-vous qu'il réclame pour présenter d'autres documents qu'il n'a pas sur lui et pour découvrir les autres photos qu'elle va rechercher, c'est promis.

Léocadie le raccompagne jusqu'à la porte, exaspérée. Un petit-neveu, c'est-à-dire un concurrent ; un renard qui, une fois dans le poulailler, ne partira pas la gueule vide ; l'Ennemi dans la place. Ils échangent un regard très froid, une sèche poignée de mains. La porte soigneusement verrouillée, la présumée héritière s'applique à modérer l'enthousiasme de la vieille dame. Il va falloir vérifier de près les dires de ce garçon. Quel est son intérêt, au juste ? Ne vient-il pas dans l'intention de vous voler ? Il a pu profiter de cette longue conversation pour repérer tout ce qu'il y a d'intéressant dans l'appartement. Et moi qui dois partir demain... Ça m'inquiète de vous laisser seule, alors que ce garçon est peut-être un escroc, un voyou, un gangster... Et puis cette excitation est bien dangereuse ! Votre tension a dû grimper. Tout cela n'est pas raisonnable.

Tante Adrienne n'a plus du tout envie d'être raisonnable. Elle revit avec frénésie ses vingt ans, trouve que Jean-Archibald ressemble à un de ses cousins, se mélange un peu : c'est peut-être lui, après tout. Elle a oublié son âge, ce qui paraît lui causer une grande satisfaction.

— Tu m'ennuies, ma petite fille, avec tes airs rabat-joie. Tu devais partir ? Eh bien, ne te retarde pas, sauve-toi. J'ai besoin de me retrouver seule pour remettre de l'ordre dans

tout ça. Madeleine va venir ce soir, après l'infirmière. Par exemple, je ne vois pas pourquoi j'ai besoin d'une infirmière !

Le départ de Léocadie pour l'île de rêve est bien assombri. Mais renoncer à tous ses projets, est-ce possible ? Après tout, Tante Adrienne a l'air en forme, le testament est écrit, ce garçon est forcément un imposteur qu'elle démasquera, elle, la nièce authentique. Un peu de fatalisme, les bagages fermés, l'évasion... Elle embarque comme prévu et, une fois sur la plage de sable blanc, à l'ombre du palmier traditionnel, elle finit par balayer ses inquiétudes. L'air est chargé d'odeurs puissantes, l'eau transparente est fraîche, les jus de fruit bien frappés, la chambre confortable. Elle se laisse aller, elle oublie... Elle a fait connaissance de trois trentenaires sympathiques qui la comprennent à merveille et avec qui elle palabre longuement. Ces célibataires si proches d'elle n'ont qu'un défaut : ce sont trois femmes, parties comme elle à la recherche d'un Robinson surfeur et bronzé, article quasi-inexistant sur le marché local où l'on trouve plutôt, en cette fin de saison aux tarifs réduits, du mâle entre deux âges, porté sur le pastis et flanqué d'une épouse. Les rares dieux de la plage marquent une préférence absurde pour des gamines à peine majeures, au bronzage lisse et d'une insolence révoltante. Léocadie et ses nouvelles amies les soumettent à des critiques qui les détruiraient si elles pouvaient les entendre, mais ces naïades cuivrées, en plus, doivent être sourdes.

Dix jours après, c'est le retour, morose, comme il se doit. Les mensualités du petit emprunt paraissent bien lourdes. L'amertume, le sentiment d'injustice, la perspective du regard ironique des collègues, de la grisaille, du bronzage laborieux qui va pâlir trop vite, les retrouvailles avec Tante Adrienne et surtout cet Archibald de malheur qui a dû miner ses positions : c'est beaucoup pour le moral de Léocadie. Tout va mal ! Et pourtant, le pire est à venir. Devant la porte de l'appartement, elle écoute la sonnerie retentir longuement. Personne. Son estomac se serre. Elle se rue chez le gardien qui lui annonce, tranquille :

— Madame Désormais est partie. Elle est en vacances avec son neveu. Elle vous a laissé un petit mot pour vous rassurer.

Tremblante, Léocadie déchire l'enveloppe:

« Ma chère enfant, Archie m'a convaincue que j'avais besoin de changer d'air. Il m'a trouvé un délicieux hôtel donnant sur l'Océan et nous y a emmenés, mes trois mignons et moi. Je compte y rester quelque temps. Ce garçon est d'une gentillesse extraordinaire ! Avec lui, je retrouve mes vingt ans. Je t'appellerai de là-bas ou je t'écrirai, si j'ai le temps. Bon courage pour ta reprise.

Ta tante Adi. »

Effarée, Léocadie tourne et retourne la lettre. Tante Adi ! Pour la transformer de cette manière, il l'a fait boire, l'a droguée, l'a menacée, quoi encore ? Elle doit intervenir, la sauver de cette folie, la faire interner, peut-être, en tout cas interdire. Mais d'abord, comment la retrouver ? L'Océan ! en voilà une adresse ! Et quel océan, d'abord ? Pas celui d'où elle revient, tout de même !

Fébrile, elle soumet le gardien de l'immeuble, la femme de ménage, l'infirmière, à un interrogatoire en règle. Aucun d'eux n'a pu savoir précisément la destination d'Adrienne ; ils ignorent tout des coordonnées d'« Archie » et les recherches de Léocadie font chou blanc. Il faut une lettre d'Adrienne pour lui apprendre enfin que celle-ci coule des jours paisibles dans un bel hôtel de Carnac, dont les vastes balcons garnis de parasols bleus regardent la plage débarrassée des meutes estivales. Après quelques phrases philosophiques sur la brièveté de l'existence et un discret rappel des études de Tante Adrienne : « Carpe diem, mon petit, carpe diem ! », la vieille dame indigne se fait plus explicite. Elle décrit avec un enthousiasme juvénile ses activités avec son « neveu ». Enfin, son émotion devient palpable : « Surtout, il a veillé sur mes trois trésors. Il les aime, autant que moi, plus peut-être. Si tu savais comme il s'occupe d'eux, comme il leur parle ! Il m'a avoué ses inquiétudes. Le sort des chats perdus, abandonnés, l'empêche de dormir. Il pense aux miens, si gâtés. Il voudrait que je lui promette de les lui confier s'il m'arrivait d'être malade, de devoir aller à la clinique. Il n'a pas osé parler d'une éventualité plus définitive, mais je voyais bien que cela le préoccupait. Il voulait savoir si j'avais prévu quelque chose à leur sujet dans un écrit quelconque. Il avait les larmes aux yeux. Il m'a obligée à prendre conscience de mes responsabilités. Je te reparlerai de tout ça à mon retour. »

Léocadie respire un peu mieux : elle parle tout de même de revenir ! Enfin une lueur d'espoir ! Mais la fin de la lettre est affligeante : c'est un panégyrique d'Archie, ce modèle de délicatesse et de tendresse humaine... Tu parles ! Vieille folle, tu ne vois donc pas qu'il va chercher à t'expédier dans l'autre monde, dès que tu auras retouché ton testament, qu'il tordra le cou à tes chers minets avant que tu ne sois enterrée ! Du calme, Léocadie, du calme. Ce n'est pas le moment de perdre ton sang-froid. Trouver l'adresse de l'hôtel,

d'abord, y filer, la raisonner, lui faire peur, la câliner, n'importe quoi pour la faire revenir. Qu'est-ce qui m'a pris de laisser le champ libre à ce voyou !

Il y avait eu pour Adrienne l'émotion du départ, dans la Mercedes haut de gamme louée pour l'occasion, avec, à l'arrière, les trois paniers des chats. Une âpre négociation, menée par Archie, avait obtenu de l'hôtel, moyennant un supplément substantiel, un accueil princier pour les trois trésors.

Profitant des beaux jours d'un mois de septembre clément, Adrienne, ses chats et son neveu méditent maintenant sur la douceur de vivre des étés finissants, et élaborent des projets pour la protection des chats de gouttière. Archie apprécie les fruits de mer, surtout arrosés d'un délicieux muscadet, la finesse de la sole meunière et le goût délicat du turbot. Il explique à Adrienne que toute vie vient de l'océan et que d'ailleurs, les chats donnent l'exemple en affectionnant le poisson. Il attendrit la vieille dame par sa passion enfantine pour les crêpes au chocolat et veille à entretenir son humeur généreuse en évoquant chacun de ses parents, oncles et tantes.

Il agrmente le séjour par des promenades presque romantiques sur les grèves mouillées, soutient sur les rochers de la Côte Sauvage une Adrienne défaillante d'émotion, lui fait prendre son baptême de l'air dans un coucou rouge et blanc dont la carlingue vibrante et grinçante évoque les temps héroïques de l'aviation, l'entraîne au Casino où elle perd, en poussant des petits cris frénétiques, un tas de pièces de cinquante centimes. Il la fait rire, l'intrigue, la scandalise par quelques anecdotes coquines, et revient sur « Le » sujet : comment assurer l'avenir des trois compères qui lacèrent leurs coussins de velours rouge et terrifient les femmes de chambre. L'octogénaire, euphorique, s'offre avec lui tout ce qui manquait à sa vie solitaire. Comment ne pas se persuader qu'elle n'hésitera pas à récompenser largement ses efforts ?

D'ailleurs, il s'entend plutôt bien avec elle. Il supporte les chats, s'est découvert une addiction pour les caramels bretons, avec ce petit goût salé et le moelleux du beurre. La vie à l'hôtel est mieux que supportable ; il n'est pas pressé et profite tranquillement des petites attentions d'Adrienne : ce pull marin un peu rêche, ce beau sac de cuir, ces chaussures de bateau, cette montre qui remplace la sienne, mouillée en ramassant un petit crabe qu'elle voulait voir de près...

En partant avec Adrienne, Archie n'était pas fixé sur ce qu'il allait faire. Depuis son envol hors d'un nid familial battu des vents, après avoir un peu allégé les économies de sa grand-mère, il avait vécu tant bien que mal de ses aptitudes physiques, de ses talents verbaux et de la bienveillance des dames, surtout mûres. Le hasard lui avait fait connaître un vieux généalogiste qui lui avait montré avec complaisance ses travaux et parlait volontiers des riches clients pour qui il avait travaillé. Ainsi, la famille Lecouvreur – mais c'est mon nom, à moi aussi ! – avait, dans les branches touffues de son arbre, une dame Désormais, sans doute en vie, et dont le patrimoine était, d'après le chercheur, substantiel. Pourquoi ne pas essayer de grimper dans cette frondaison prometteuse ? En quelques tapotements sur son clavier et quelques clics bien venus, il découvrit que cette dame Désormais habitait Paris, apprécia son adresse et décida de se présenter à elle.

Les trois chats furent ses complices : il vit aussitôt le parti à en tirer. Le reste était allé tout seul. Emmener la vieille dame loin de sa nièce aux yeux méfiants – jolis d'ailleurs les yeux : brun sombre, allongés en amande, expressifs ; jolies jambes, aussi, mais restons sérieux – et voir ce qu'on peut tirer de la situation. À court terme, un simple cambriolage : les bijoux, en particulier le solitaire, l'argent liquide, la carte bleue dont elle lui a confié le code dès le deuxième jour... Archie, tu joues petit bras, mon garçon ! Il y a sûrement beaucoup mieux à faire, en tablant sur l'affection de la dame et ses petites manies. Ce qu'il te faut, c'est du long terme, de l'avenir, devant notaire...

Leur séjour dure depuis près de deux semaines quand Léocadie débarque, un beau soir. Elle assiste au retour de promenade de sa tante flanquée de son Archie tenant Isis la noire en laisse avec une grâce d'une autre époque. Elle se retient pour ne pas exhaler sa fureur, s'efforce d'être aimable, découvre que sa tante est plutôt contente de la revoir. La vieille dame lui tapote la joue, s'exclame :

— Comme je suis contente de voir à quel point tu te préoccupes de moi ! J'aurais dû te prévenir, ma chère enfant, mais j'ai été presque enlevée par mon chevalier servant. Je me suis offert du bon temps. Je sais bien que je vais devoir rentrer. J'ai des choses à régler à Paris, qui vous concernent tous les deux, mes chers petits...

Dans ce climat d'harmonie familiale, Léocadie finit par s'amollir. Archie, souriant et bronzé, lui paraît moins redoutable et de plus en plus attirant. Elle se laisse aller à penser que, s'il acceptait de négocier, elle pourrait peut-être se résoudre à envisager un partage, inégal, bien entendu. En même temps, il lui arrive de se sentir mal à l'aise. Tante Adrienne devient très lointaine, par moments. À quoi peut-elle bien penser ? Un soir, elle offre à ses

« chers petits » un repas soigné sur une vedette baptisée navire-restaurant. Le homard est encore meilleur avec le clapotement de vagues inoffensives et ce ciel gris perle qui s'assombrit doucement. À la fin du repas, savourant une glace aux senteurs exotiques, un peu troublée par le champagne qui a accompagné tout le menu, Léocadie l'entend annoncer que dès le lendemain, elle va regagner ses pénates, si ses deux neveux veulent bien l'accompagner. Sans bien comprendre pourquoi, la nièce légitime est saisie par le sentiment aigu que maintenant, si son ennemi et elle rament presque ensemble, dans ce bateau – cette galère ? – c'est Adrienne qui tient la barre.

La vie reprend son cours normal. Léocadie s'efforce de digérer ses vacances inutiles, d'écouter avec intérêt le récit extasié de celles de sa tante, à qui elle rend toujours ses visites ponctuelles. Une seule fois, elle croise son concurrent, avec qui elle échange quelques mots. Un peu moins sûr de lui, Archie, semble-t-il. Elle se surprend à souhaiter échanger avec lui des impressions sur le comportement de sa tante, comme si elle pouvait faire confiance à son rival. Elle se reprend juste à temps.

Adrienne arbore un petit air ambigu, l'observe avec une curiosité amusée. Elle mastique ses bonbons avec la même conviction, mais parfois, s'interrompt.

— Tu ne me parles pas beaucoup de toi, ma petite fille ! Ta vieille tante ne te suffit tout de même pas. Tu devrais penser à ta vie, à ton avenir...

Si cette pauvre femme savait à quoi Léocadie pense ! Quelquefois, la nièce modèle voudrait renoncer à cette comédie, lui dire qu'elle et Archie ne valent pas mieux l'un que l'autre. Elle se demande si elle n'a pas un peu honte...

Et puis, cet appel téléphonique, un soir d'octobre. Madeleine, la femme de ménage, qui avait oublié son parapluie chez Tante Adrienne, y est retournée. Personne n'a répondu. Escortée du gardien, elle a découvert Madame Désormais inerte dans son fauteuil, ses chats miaulant autour d'elle. Madeleine a aussitôt appelé les trois personnes à prévenir, leurs numéros bien visibles près du téléphone : Mademoiselle Vigneron, Monsieur Lecouvreur et Madame Leblanc.

Tous trois se retrouvent au domicile de la défunte, en même temps que le médecin qui constate le décès : arrêt cardiaque, hélas très prévisible. Une signature, et il disparaît. Sur

le lit où on a étendu sa dépouille en attendant que les professionnels de la mort s'occupent d'elle, Adrienne Désormais a un visage calme, sans rien d'effrayant. Pourtant, Léocadie et Archie, figés dans l'attitude recueillie de circonstance, éprouvent la même impression. Sans aller jusqu'à dire que les lèvres de la morte sourient, ils devinent presque de l'ironie sur ce visage figé. Aucun des deux n'osera le dire, mais ils ont le sentiment désagréable qu'elle se moque de quelqu'un.

Léocadie murmure :

— On a peine à croire qu'elle n'est plus là...

Archie acquiesce, recule de deux pas.

— Qu'est-ce que vous comptez faire ? Si je peux vous aider...

C'est alors que la discrète Madame Leblanc intervient. Elle est menue, toute vêtue de gris foncé, avec une coiffure sage et de petites lunettes rondes. Elle sort d'un sac sans âge une lettre : pas de doute, c'est l'écriture d'Adrienne. La dame chuchote, sur un ton adapté à la circonstance :

— Madame Désormais s'était mise d'accord avec moi pour les formalités. Voici la lettre où elle m'autorise à m'occuper de tout. Elle avait envisagé le moment de son départ avec beaucoup de sang-froid. Ne vous inquiétez de rien.

Elle marque un temps pour les laisser formuler une question qui ne vient pas. Elle enchaîne, toujours aussi rassurante :

— Je vois bien que vous vous demandez que faire de ses chats. De cela aussi, je suis chargée. Tout est prévu.

Ni l'un, ni l'autre n'avait eu la moindre intention de s'occuper des malheureux félins. Un peu confus, les « chers petits » prennent le même air pénétré pour évoquer avec émotion la belle âme de tante Adrienne, consultent rapidement la lettre, en effet très explicite, et s'éclipsent aussi vite que le permet leur statut d'héritiers supposés. En proie à la même inquiétude sourde, ils en oublient leur rivalité : après tout, la fortune d'Adrienne partagée en deux resterait une aubaine. Faire cause commune rend plus fort. Il sera toujours temps de tirer la couverture à soi quand l'essentiel sera obtenu, se dit chacun d'eux en conversant avec l'autre. Adversaires, soit, mais pas forcément ennemis.

Lors des funérailles, la douleur identique de Léocadie et de Jean-Archibald apparut au grand jour. Ils occupèrent dignement les places réservées à la famille et reçurent les

condoléances des voisins et connaissances. Madame Leblanc et Maître Duplanchon assistaient à la cérémonie et ne manquèrent pas de serrer la main des deux affligés avec une componction qui leur donna le sentiment de leur importance. Après l'inhumation dans le majestueux caveau familial, ils allaient quitter ensemble le champ du repos définitif quand le notaire les rejoignit pour les informer de la date d'ouverture du testament de la chère madame Désormais, qui avait, à cet égard aussi, tout prévu.

La gorge de Léocadie était serrée quand elle quitta le cimetière. Il lui avait semblé voir errer dans les regards du notaire et de la mystérieuse madame Leblanc, comme un reflet de l'ironie qu'elle avait cru déceler sur le visage de la défunte. C'est vers Archie qu'elle se tourna pour chercher un réconfort. Il n'avait pas l'air plus assuré qu'elle.

Ils se retrouvèrent attablés dans un café, hésitant à se faire part des questions qui les assaillaient. Ils entretenirent quelques moments une conversation anodine, évoquant le souvenir de la morte, évitant de faire allusion aux chats, se réfugiant dans le rappel d'anecdotes caractéristiques. Ils reconnurent que ces moments étaient une épreuve, que la vie de tante Adrienne s'était terminée comme elle le souhaitait sans doute, conclurent que rien ne la ferait revenir, qu'Adrienne, bonne vivante, ne voudrait pas qu'on la pleure trop longtemps, enfin se rassurèrent mutuellement. En retrouvant l'odeur âcre du métro, Léocadie convenait qu'Archie était loin d'être aussi abominable qu'elle l'avait jugé et lui, de son côté, se disait qu'après tout, cette petite Léocadie méritait peut-être mieux que son animosité de concurrent acharné.

C'est dans ces heureuses dispositions qu'ils se retrouvent, trois semaines plus tard, dans le bureau solennel de Maître Duplanchon. Ils apprécient le cuir usé des fauteuils, les étagères surchargées de dossiers poussiéreux, le vaste bureau Empire, la calvitie marquée et la cravate sobre du notaire, le tout, gage de sérieux et de solidité. L'unique déplaisir qu'ils ressentent vient de la présence muette de l'inévitable Madame Leblanc, grise et humble, mais toujours avec cette ombre de sourire. Quant au notaire, si sa bouche débite de la voix la plus officielle les paroles de son auguste ministère, ses yeux, petits et vifs, sont franchement rigolards.

La lecture commence, avec ses « Nous » de majesté, précisant en quel temps, en quel lieu et devant quels témoins, l'honorable défunte a rédigé le document qui empêche en ce moment le cœur pourtant solide des deux neveux déjà remis de leur affliction, de battre à son rythme normal. Celui de Léocadie lui paraît près de s'arrêter ; celui de Jean-Archibald bat une chamade infernale.

— ...lègue à la Société Protectrice des Animaux, représentée par Madame Virginie Leblanc, la totalité de mes biens meubles et immeubles, ainsi que tous mes avoirs financiers.

Non, Léocadie ne s'est pas évanouie. Non, Jean-Archibald n'a rien cassé dans le bureau. Tous les deux sont bien élevés, dressés au mensonge social, stoïques sous les regards conjugués du notaire et de la dame grise qui les guettaient. Ils n'ont pas bronché, mais elle est devenue toute blanche tandis que lui virait à l'écarlate. Alors le notaire leur a, d'une voix onctueuse, donné le coup de grâce.

— Madame Désormais m'avait prié de vous communiquer une lettre adressée à vous deux. Je n'en possède évidemment qu'un exemplaire, mais je suis prêt à vous en proposer deux photocopies. La possession de l'original se règlera sans doute par une entente amiable entre vous deux.

Archie a un geste résigné en direction de Léocadie qui repousse aussi le papier :

— Non, non, gardez-le si vous voulez ! La photocopie me suffira.

Sous les regards narquois du notaire, ils quittent l'étude. Le texte de la lettre est bref. « Mes chers neveu et nièce, J'ai bien mesuré, au cours de ces dernières semaines, la qualité de vos sentiments à mon égard et à l'égard des petites créatures que j'affectionne. Je connais assez votre sensibilité pour être persuadée que vous saurez vous réjouir de l'usage que je fais de tous mes biens.

Je ne remercierai jamais assez Jean-Archibald de m'avoir orientée vers cette donation par ses sages et généreuses réflexions. Je meurs heureuse d'avoir rencontré en vous deux, mes chers enfants, tout le désintéressement et toute la sincérité qu'on peut souhaiter chez ses proches. Je m'attendris en pensant à quel point vous vous ressemblez tous deux et je vous quitte en vous disant toute mon affection.

Votre tante Adrienne. »

— Elle se fout de nous ! Elle s'en est toujours foutue ! lâche Archie, atterré.

— Qu'est-ce qu'on a été bêtes ! Autant l'un que l'autre...

Ils font quelques pas sans rien dire, encore écrasés par le coup de massue qu'ils viennent de recevoir. Et puis ils se regardent. Il fait beau, même en cette fin de novembre. Un petit vent chasse des feuilles dorées. D'inoffensifs nuages blancs filent dans un ciel clair. Leurs espérances sont à l'eau, cette peste d'Adrienne s'est bien payé leur tête, mais ils sont au soleil, bien vivants, solides. Et ils sont deux. Alors ils s'arrêtent et, ensemble, ils éclatent de rire.

FIN